

INTRODUCTION

A l'occasion de la question des réformes demandées par les Pharmaciens français au gouvernement, par la pétition générale du 7 novembre 1850, nous publiâmes deux opuscules, l'un sur la réglementation de l'exercice proprement dit de la pharmacie, l'autre intitulé : *Organisation de la pharmacie en France, considérée dans ses rapports avec la propagation des sciences d'application*.

Un double but nous avait conduit à exécuter ce dernier travail : appuyer d'abord les réformes demandées par la pétition, en faisant connaître au gouvernement les services que, par l'organisation extra-pharmaceutique que nous proposons, la profession, en retour des améliorations spéciales qu'elle réclamait, pouvait lui rendre à lui-même et aux populations ; puis faire ressortir les titres de la pharmacie à la considération publique.

C'est le fond de cet opuscule que nous donnons pour introduction à l'*Officine*. Nous ne pouvions trouver un meilleur frontispice pour un ouvrage aussi éminemment professionnel.

Nous eussions pu aussi trouver d'amples compléments à cette introduction dans le travail intitulé : *La Pharmacie française en présence de ses réformes* (1), que nous avons publié il y a dix ans, à l'époque où l'avènement d'une nouvelle législation pharmaceutique paraissait imminente, et dans lequel nous exposons avec plus de détails encore les services rendus par la pharmacie à la société ; mais ce travail encore récent est dans la mémoire de tous nos confrères (2).

(1) *Union pharmaceutique* numéros de janvier et mars 1865.

(2) Dans ce travail, tout d'abord nous posons cette question de principe : La Pharmacie est-elle d'une utilité, et plus, d'une nécessité sociale ? Non, répondons-nous, dans une société en état d'enfance, d'anarchie ou de décadence ; oui, dans une société bien ordonnée, prospère ; puis, remontant à l'origine des choses, nous avons fait voir la foi innée de tous les peuples dans les médicaments, au fond de la croyance la plus raisonnée comme de la plus naïve ; que, comprise d'une manière incomplète chez les nations non encore policées, la *science des médicaments* se parfait, se classe, se spécifie en raison directe de la civilisation ; nous avons montré la séparation de la Pharmacie de la Médecine s'effectuant sous cette même influence ; mis hors de doute les avantages de cette séparation, au double point de vue de la morale et du progrès ; démontré que le Pharmacien remplissant un ministère de confiance, tout doit être disposé pour ne pas altérer ce caractère ; nous avons exposé les services que la Pharmacie a rendus à la société, en montrant les noms des siens attachés à toutes les grandes découvertes qui ont fait progresser l'humanité ; que les pharmaciens répandus au milieu des populations constituent

C'était pour nous autant un devoir de reconnaissance que de conviction, de chercher à faire honorer la pharmacie. En effet, si depuis longtemps déjà nous lui consacrons nos efforts, nous devons reconnaître que nous avons été récompensé assurément au delà de nos mérites; le succès de nos ouvrages, la prospérité de l'OEuvre commune à la tête de laquelle la confiance de nos pairs nous a placé, sont pour nous la plus haute faveur que nous puissions ambitionner.

une classe de savants pratiques qu'aucune autre, fût-elle officielle ou rétribuée, ne pourrait remplacer, et que non-seulement il ne faut pas laisser périliter, mais qu'il faut au contraire encourager, rendre même plus instruite, afin qu'elle puisse rendre plus de services encore; que suivre toute autre voie serait compromettre bénévolement des avantages d'avenir considérables pour une nation qui veut se tenir à la tête des autres sous tous les rapports. On s'émeut déjà d'une décadence dans les arts et surtout dans les lettres; les sciences progressent encore: éviter de les voir, elles aussi, décliner en assurant une position honorable, et rien qu'honorable, à leurs modestes et en même temps leurs plus ardents pionniers, serait le fait d'une administration prévoyante. Mais reprenons notre analyse. Nous avons établi que le Pharmacien ne vend point une marchandise, mais reçoit des honoraires pour l'application de ses connaissances spéciales à la confection des médicaments; montré, au point de vue de la santé et de la morale publiques, les dangers du principe de la liberté commerciale appliquée à la Pharmacie, et même les graves inconvénients de la liberté de la concurrence avec le diplôme; que la concurrence qui vivifie l'industrie et le commerce tue la Pharmacie lorsqu'elle sort de l'émulation scientifique; nous avons prouvé qu'une meilleure répartition des officines sur le territoire aurait l'avantage d'empêcher leur accumulation dans certains centres et d'assurer les secours pharmaceutiques à des populations qui en manquent; qu'une officine en superfétation est, jusqu'à un certain point, un établissement nuisible; que la Médecine a le plus grand intérêt à une bonne organisation de la Pharmacie. Nous avons dit combien il serait périlleux, injuste, de livrer une part quelconque du droit d'exercer la Pharmacie à d'autres qu'à des hommes ayant titre régulier pour cela; démontré par l'exemple que, contrairement à l'opinion de quelques économistes, le prix des médicaments est plus bas dans les pays où le principe de la limitation existe que dans les pays à concurrence; montré, avec statistique à l'appui, que l'on s'exagère beaucoup les dépenses des malades en médicaments; qu'une tarification sage et obligatoire protégerait à la fois les intérêts du public contre l'arbitraire, et la dignité du Pharmacien; qu'on s'est trompé sur la question de la Pharmacie en Angleterre; qu'en Allemagne, si des abus existent, c'est néanmoins le pays où les Pharmaciens sont le plus instruits, le mieux considérés, et où l'intérêt des malades trouve le mieux son compte; que d'ailleurs les abus de la réglementation allemande peuvent être évités dans une loi future.

Par suite de ces considérations, ayant cherché la norme de la Pharmacie, et ayant cru la trouver dans la limitation, nous l'avons formulée ainsi: *A des besoins limités par eux-mêmes et par l'intérêt public, profession limitée*; ou bien comme suit: *Le nombre des officines doit être limité, les besoins que la Pharmacie a mission de servir étant et devant être limités.*

A l'appui de cette prétention, nous avons établi que les autres professions pouvaient toutes adopter la formule contraire; que le principe économique de l'offre et de la demande n'était applicable à la Pharmacie que dans son dernier terme et encore avec restriction; que la Pharmacie *n'est pas et ne peut pas être libre*; qu'elle seule fait encourir à celui qui l'exerce une responsabilité terrible, incessante, qu'elle seule ne peut exciter à la consommation, attendu qu'on ne peut engager les personnes à se rendre malades ni à prendre un médicament sans l'être, qu'elle seule ne peut délivrer ses produits au premier venu, et qu'étant ainsi une profession exceptionnelle, tout comme la maladie est elle-même l'exception dans la vie de l'homme, elle exigeait des compensations d'exception; que le malade étant un mineur à protéger, la limitation ne serait pas plus une atteinte à la liberté que les garde-fous placés aux bords des précipices pour retenir les imprudents; qu'elle serait au contraire la consécration du grand principe qui régit la société moderne; qu'en cela il ne faut pas confondre licence

Pour faire rendre justice à la pharmacie, pouvions-nous mieux trouver que de la faire juger sur ses œuvres mêmes? N'en offre-t-elle pas un assez beau contingent? Certes le cadre que nous avons choisi eût pu de beaucoup être agrandi et servir à élever un monument plus digne d'elle. Des matériaux plus nombreux eussent été facilement collectés, et les faits présentés avec plus de détails eussent certainement gagné en intérêt et en clarté. Mais pour trouver place ici, notre travail devait être nécessairement limité. Tel qu'il est, néanmoins, nous espérons que nos confrères le considéreront comme un document important de l'histoire de la pharmacie, et qu'ils nous pardonneront ses imperfections en faveur de l'intention qui nous a guidé: servir notre chère profession et en même temps lui rendre hommage.

La pharmacie remplit officieusement, au sein de la Société, une mission scientifique qui lui donne un aspect sous lequel, si ce n'est incidemment, elle n'a point encore été envisagée. C'est ce point de vue que nous allons essayer de faire ressortir.

Le pharmacien, en raison de ses connaissances polytechniques, remplit déjà officieusement dans les populations artistiques, industrielles et agricoles au milieu desquelles il se trouve placé, une mission qu'il suffit d'indiquer pour la faire reconnaître et en faire apprécier l'importance. Il est en effet le savant modeste, éminemment pratique, éminemment abordable par toutes les classes de la société. « S'il y a un vin frelaté, une eau malsaine, un air méphitique, un aliment dangereux, à qui peut-on mieux s'adresser qu'au pharmacien-chimiste pour y remédier? Un minéral contient-il des substances métalliques ou des sels qu'on puisse exploiter? Telle plante est-elle utile comme aliment, comme médicament, pour la teinture, pour les arts? Comment extraire de tel fruit ou de telle racine, du sucre ou une fécule nourrissante? Comment neutraliser tel poison, analyser telle liqueur? Qui ne se connaît mieux, dans les arts ou la technologie, que le pharmacien vraiment digne de ce titre? » (VIREY.)

avec liberté, et que rétrograder n'est pas progresser; nous avons répondu à toutes les objections prétendant qu'une telle mesure serait en contradiction avec le courant actuel de l'opinion, et interprété, par le défaut de protection et d'une bonne répartition, les découragements qui se manifestent de plus en plus dans nos rangs et produisent le mercantilisme avec toutes ses nuances et conséquences; nous avons établi encore que, mince comme chiffre, la question pharmaceutique a une importance spéciale très-grande et qu'il est du devoir d'un Gouvernement éclairé de la bien étudier afin de lui donner sa véritable solution; que tout autre système qu'une limitation proportionnelle aux besoins réels ne donnera qu'une organisation bâtarde, pleine d'ennuis et de difficultés, ne sera qu'un compromis provisoire; qu'avant d'être avantageuse pour la Pharmacie cette mesure est surtout d'intérêt public; que, quant au Pharmacien qui pourrait craindre de devenir ainsi fonctionnaire, cette crainte n'a pas de fondement sérieux, tandis qu'il gagnerait certainement en dignité et en indépendance; qu'enfin, la question des élèves en pharmacie, si difficile à résoudre, si épineuse aujourd'hui, aura seulement par la limitation sa solution normale.

Le public a tellement l'habitude d'avoir recours au pharmacien dans cette foule de circonstances qui l'embarrassent ou l'intéressent, que c'est pour lui une chose toute naturelle et dont il use en quelque sorte comme d'un droit. Aussi croyons-nous être autorisé à dire qu'il est peut-être bien peu de ces applications des sciences amenées et faites on ne sait comment par des personnes étrangères à toute notion scientifique qui n'aient pour origine ou fin le conseil plus ou moins catégorique d'un pharmacien.

« Partout le pharmacien est l'homme utile, éclairé, remarquable par son zèle désintéressé et son dévouement. Le voyageur, le savant ou le naturaliste qui visite pour la première fois des contrées éloignées, s'approche d'une petite ville : où trouvera-t-il des renseignements sur les objets qui l'intéressent au milieu du pays qu'il parcourt? L'administrateur est d'un abord difficile et froid; des soins divers retiennent ou préoccupent le médecin, l'homme de loi, le pasteur du lieu. Le pharmacien est toujours disponible. Reconnaissant de l'estime qu'on lui témoigne en s'adressant à lui, il indique avec empressement les objets remarquables, les ressources que présentent les localités; il vous aidera dans vos recherches; il vous accompagnera dans vos excursions; et, flatté de se trouver en contact avec le mérite, la science ou la célébrité, il vous laissera convaincu que le goût d'apprendre, le désir d'être utile, sont entre vous et lui comme un lien de confraternité, un sentiment qu'il est heureux et fier de partager avec vous. » (CAP.)

Déjà aussi, dans les départements, le pharmacien remplit-il les fonctions officielles d'expert chimiste devant les tribunaux civils ou criminels, d'essayeur de matières d'or et d'argent, de membre des comités d'hygiène (1) ou de comices agricoles.

Sans doute, dans l'état actuel des choses, tout pharmacien n'est pas apte à résoudre avantageusement les problèmes scientifiques et pratiques susceptibles de lui être soumis. Mais rien n'est plus aisé que de lui donner cette aptitude, toutes les voies sont disposées pour cela; il suffit d'une simple addition au programme de ses études.

Aujourd'hui, une instruction première, plus solide que par le passé, est exigée du jeune homme qui veut obtenir le diplôme de pharmacien. Les jurys médicaux ont fait leur temps, et les écoles supérieures ont été appelées à conférer seules le diplôme. Les études théoriques et pratiques, par cela même, vont devenir plus solides. En dehors des cours exclusivement con-

(1) A Paris, la moitié des membres du Conseil général de salubrité est composée de pharmaciens.

sacrés à la pharmacie, des chaires de chimie, de physique, de minéralogie, de zoologie, de botanique, et, comme conséquence, des laboratoires pour les manipulations chimiques, des cabinets de physique, des collections d'histoire naturelle, existent déjà dans les écoles supérieures de pharmacie. Qu'au programme des examens pour le pharmacoplat, on ajoute l'obligation d'analyses chimiques technologiques, d'expériences avec les instruments de physique, de reconnaissances d'objets d'histoire naturelle plus sérieuses, plus étendues, et le pharmacien sera ainsi mis à même de répondre à toute réquisition officielle ou officieuse.

Le Gouvernement pourra lui demander des statistiques hydrologiques, minéralogiques, phytologiques, zoologiques, agricoles, manufacturières; les tribunaux, des expertises chimico-légales, des arbitrages; l'autorité municipale, la visite et l'essai des substances alimentaires dont aujourd'hui on ne doit plus tolérer la falsification, des rapports *de commodo et incommodo*; elle le délèguera annuellement pour faire des leçons, ici aux ouvriers des fabriques, là aux laboureurs sur les questions élémentaires qui les intéressent le plus immédiatement (1). On lui demandera mille autres genres de services encore que nous ne pourrions énumérer, et qui résulteront d'ailleurs des besoins nouveaux que le fait même de leur création aura fait naître. Dans cet aperçu, ne voilà-t-il pas toute une révélation d'un point important d'économie sociale? Quels avantages, en effet, le Gouvernement ne retirera-t-il pas d'une pareille institution: les différents produits et richesses de la France connus par départements, les autorités judiciaire et municipale sûrement renseignées et secondées, tels sont les résultats généraux que peut produire une bonne organisation de la pharmacie. Quelle autre profession est à même de rendre gratuitement de pareils services aux intérêts du pays? Sans en excepter les professions privilégiées actuelles, qui ne rendent et ne peuvent rendre de services qu'à elles-mêmes, il n'en est absolument aucune. Il n'y a qu'à vouloir pour que tous ces avantages se réalisent.

Nous espérons qu'on voudra bien ne pas considérer comme problématiques les résultats que nous annonçons. Déjà des pharmaciens isolés, à leurs frais personnels, placés dans les conditions les moins avantageuses, ont, de nos

(1) Quelques leçons, chaque année, le dimanche en plein air ou dans des bâtiments appartenant aux communes. Dans le courant de ces leçons, qui seraient lues ou débitées, quelques expériences simples et propres à frapper l'auditoire seraient d'un grand secours pour commander son attention.

Dans le département de la Seine-Inférieure, M. Girardin, professeur de chimie à Rouen, puis doyen de la Faculté des sciences de Lille et Recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand, parcourait annuellement les campagnes pour donner aux paysans quelques notions de chimie agricole mise à leur portée.

jours, exécuté des travaux qu'ils savaient ne devoir profiter qu'à leur pays; ces travaux peuvent donner une idée de ce que l'on pourrait attendre de l'institution dont nous demandons la création. Les uns ont publié la flore (1), la géologie (2), l'hydrologie (3), l'œnologie (4) de leurs départements; d'autres, la monographie des substances alimentaires de la France (5); d'autres enfin, dans les mêmes conditions de précarité, ont ouvert des cours pour l'instruction professionnelle (6) et hygiénique (7) des classes ouvrières. Beaucoup de ces travaux ne sont sans doute que des ébauches; mais, entrepris par une institution, ils deviendraient des travaux importants.

Paris (8), Rouen, Lyon, Nantes, Bordeaux, Lille, Valenciennes, Clermont, Nîmes, ont confié leur enseignement industriel à des pharmaciens.

Oui, par une bonne organisation, la pharmacie résoudra le problème de la diffusion des sciences appliquées à la pratique, et cela plus efficacement, plus sûrement que toute institution spéciale que l'on pourrait créer à cet effet (9). Les places officielles, par cela même que les titulaires n'ont qu'une responsabilité fictive, n'ont point à compter avec le stimulant des chances aléatoires d'un établissement particulier, ni même avec beaucoup de charges de la vie ordinaire; les places officielles, disons-nous, deviennent facilement chez nous des sinécures. Le pharmacien, établi à ses risques et périls, stimulé par cette condition même, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'à le décourager, à paralyser

(1) Moisan de Nantes. *Flore de la Loire-Inférieure*. — Vandamme. *Flore de l'arrondissement d'Hazebrouck*.

(2) Husson. *Géologie et anthropologie de l'arrondissement de Toul*. — Parisot. *Géologie et Flore de l'arrondissement de Belfort*. — Marchand. *Climatologie de la ville de Fécamp*.

(3) Henry, Boudet et Boutron-Charlard. *Études sur les eaux qui alimentent Paris*. — Dupasquier. *Recherches sur les eaux qui alimentent la ville de Lyon*. — Moride et Bobierre, de Nantes. *Recherches sur les cours d'eau qui alimentent la Loire-Inférieure et de la Vendée*. — Fauré. *Eaux de la Gironde*. — Marchand, de Fécamp. *Recherches sur les eaux courantes et stagnantes*. — Filhol. *Eaux minérales des Pyrénées*. — Robinet, de Paris. *Étude générale des eaux potables de la France*.

(4) Fauré. *Vins du Bordelais*. — Batilliat père. *Traité des vins de France*. — Bouchardat. *Cépages de la Bourgogne*.

(5) Mouchon. *Bromatologie Française*. — Braconnot. *Des plantes alimentaires qui croissent spontanément dans les lieux incultes*. — Chevallier. *Falsifications des substances alimentaires*.

(6) Gosselet, de Landrecies. *Cours aux cultivateurs*. — Oudart, de Troyes. *Instructions sur les engrais*.

(7) Boudet. *Cours d'hygiène aux ouvriers de son quartier*. — Robinet. *Études sur les vers à soie et les magnaneries*. — Lepage. *Cours de chimie et de physique le dimanche aux habitants de Gisors*. — Ce sont des pharmaciens qui, en 1848, prirent l'initiative de sortir les ouvriers du désœuvrement produit par la révolution de février, en les appelant à des cours de science appliquée, et donnèrent ainsi naissance aux sociétés polytechniques et philotechniques, si florissantes et si utiles aujourd'hui. (V. *La Pharmacie française en présence de ses réformes*.)

(8) Persoz. *Cours de chimie appliquée à la teinture*, au Conservatoire des arts et métiers.

(9) Dans le travail originel nous donnons le plan de cette organisation (*Revue pharm.*, 1851-52).

son élan, et assuré par une bonne gestion de sa maison de pouvoir vivre honorablement, rien qu'honorablement, sera heureux d'utiliser ses connaissances au profit du progrès.

Le pharmacien est en effet un travailleur désintéressé. C'est dans ses rangs qu'il faut aller chercher ceux qui cultivent la science pour elle-même. Combien en connaissons-nous, pour notre part, qui, au milieu des privations de toute nature, ne se plaignent que d'une chose, ne pouvoir se livrer à l'étude! Une concurrence sans frein, les besoins matériels de chaque jour à satisfaire le lui interdisent absolument. Que cherche-t-il? De quoi se préoccupe-t-il encore dans ces réformes qu'il réclame aujourd'hui? Avant tout, de sa dignité professionnelle. A une époque de positivisme comme la nôtre, une profession qui se préoccupe tant de ses intérêts moraux est assurément deux fois digne.

C'est à cet amour de la science que la pharmacie inspire à ceux qui l'embrassent qu'elle doit d'être une pépinière de savants des plus fécondes. L'Institut de France, que les savants de tous les pays s'accordent à considérer comme l'expression la plus élevée, le cycle le plus complet des connaissances humaines, a toujours compté des pharmaciens dans ses rangs (1), et aujourd'hui même un grand nombre de ses membres ont titre de pharmaciens ou ont débuté dans la carrière par la pharmacie (2). Combien d'autres occupent les places de nos institutions scientifiques secondaires? Ce que nous disons de notre époque et de la France, nous pouvons l'étendre à tous les âges et à tous les pays (3).

C'est à un pharmacien de Paris, Nicolas Houel, que l'on doit la création du premier jardin botanique en France. *Le jardin des simples* de l'École de pharmacie de Paris précéda de soixante ans la création du Jardin des Plantes, aujourd'hui Muséum d'histoire naturelle. Dès le commencement du xvii^e siècle, ce fut aussi un pharmacien allemand, Basile Besler, apothicaire de Nuremberg, qui dota l'Allemagne de ses trois premiers jardins botaniques. Au commence-

(1) Quand Napoléon fonda l'Académie des sciences, trois membres, sur six qui composaient la section de chimie, étaient des pharmaciens : Bayen, B. Pelletier, Vauquelin. L'École polytechnique a toujours eu des pharmaciens soit comme professeurs, soit comme répétiteurs.

(2) Dix membres nationaux : Balard, Dumas, Milne-Edwards, Frémy, Bussy, Girardin, Trécul, Chatin, réduits à huit par la mort de Pelouze et de Lecoq.

Parmi les conférences scientifiques du soir, faites au point de vue des gens du monde, par les professeurs des facultés dans différentes villes de France, celles qui ont eu le plus de succès sont celles de Clermont-Ferrand, faites par MM. Aubergier et Lecoq ; ce dernier a même été appelé à faire des conférences à la Sorbonne, en raison de ce succès.

(3) Presque tous les chimistes allemands de quelque réputation, Liebig en tête, sont pharmaciens ou d'origine pharmaceutique.

ment du xvii^e siècle, ce fut Albert Seba, pharmacien d'Amsterdam, qui créa le riche cabinet d'histoire naturelle dont la Hollande se glorifia si longtemps et que possède aujourd'hui l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. La Société royale de Londres et l'Académie des sciences de Paris se réunissaient, avant d'être constituées, la première chez un apothicaire d'Oxford, nommé Cross, la seconde chez Geoffroy le père, apothicaire de Paris, dont les fils figurèrent parmi les premiers membres de cette compagnie. Il faut mettre sur le même rang Cadet-Gassicourt, qui, vers la même époque, réunissait chez lui les savants et les beaux esprits du temps, et qui fut lui-même membre de l'Académie des sciences (1).

La pharmacie peut revendiquer une grande part des découvertes humaines, découvertes sans lesquelles toutes ces industries, tous ces arts qui florissent de nos jours et qui ont tant contribué à accélérer la marche de la civilisation seraient encore au néant. Que l'on se reporte par la pensée au temps où aussi bien ces mille et une créations grandioses que ces millions d'objets infimes qui doivent à des applications scientifiques d'être produits chaque jour sous nos yeux avec une si merveilleuse facilité n'existaient pas, et que l'on compare; on sera forcé de reconnaître que nous jouissons d'un bien-être général comparativement très-grand. Qu'un pouvoir occulte, une cause quelconque, anéantissent toutes ces choses et les moyens de les reproduire; nous le demandons aux plus prévenus contre la civilisation actuelle, pourvu qu'avant de prononcer ils les rejettent d'autour d'eux et les suppriment de leur usage, ne serait-ce pas retourner à la barbarie des premiers âges? Non, désormais la cause sociale est intimement liée aux progrès des sciences physiques et naturelles. C'est par les sciences, les arts et l'industrie, personne ne le contestera, que l'Europe s'est acquis cette suprématie que nous lui voyons aujourd'hui sur le reste de l'univers.

Cette revendication par la pharmacie d'une partie des progrès humains se justifie facilement. La chimie, cette science aujourd'hui si belle, si profonde, qui fait oser à l'homme les plus sublimes découvertes dans l'étude de la nature, cette science par laquelle il explique maintenant les faits qui, il n'y a pas longtemps encore, étaient réputés pour lui mystères impénétrables, cette science qui de toutes descend le plus facilement de la sphère des hautes spéculations

(1) En Italie, la célèbre Académie de Florence a pris naissance chez un pharmacien : « Rue Tornabuoni une plaque de marbre consacre l'endroit où habita le Lasca, pharmacien politique et littéraire dont l'arrière-pharmacie fut le berceau de l'Académie della Crusca. » (Relation de la fête séculaire de Dante, *Temps* du 17 mai 1865.)

pour s'appliquer à ses besoins matériels et qui, pour cette raison, doit tôt ou tard entrer dans l'enseignement populaire, s'universaliser, la chimie, à laquelle la plus grande partie de ces progrès sont dus, a vu le jour, s'est développée, ainsi que l'indique son nom (1), dans les laboratoires de la pharmacie. Sans les recherches pharmaceutiques, sans cette multiplicité de médicaments employés dans la médecine ancienne et sans les opérations ainsi variées auxquelles on les soumettait, elle n'eût point pris naissance. Le grand œuvre des alchimistes, ces pharmaciens-médecins d'un autre âge, qui se montrèrent d'abord en Asie et en Afrique vers le VIII^e siècle, puis pénétrèrent, au temps des croisades, au centre de notre Europe, où ils jouèrent un si grand rôle jusqu'au XVII^e siècle, c'est-à-dire pendant tout le moyen âge et la renaissance, leur grand œuvre, disons-nous, fut originairement la recherche d'un médicament doué de propriétés miraculeuses, en un mot, de la panacée universelle. L'idée de la transmutation des métaux, qui paraît leur être venue plus tard, ne leur fit point désertier la recherche de médicaments doués de vertus surnaturelles. Si cette étude n'était pas déplacée ici, partant de Geber, le *magister magistrorum*, l'auteur de la *Summa perfectionis*, ouvrage de chimie le plus ancien que l'on connaisse, pour arriver à Paracelse, l'incomparable, l'enthousiaste Paracelse, qui, dans l'admiration de son génie et son horreur des travaux de ses devanciers, brûla tout ce qu'il put de leurs ouvrages, afin que l'on ne crût plus qu'à sa science, nous aurions à rapporter les noms et les travaux d'une brillante et à la fois obscure pléiade d'hommes dont les noms sont universellement connus du monde scientifique, et nous verrions que depuis le premier qui présente son *élixir rouge*, dissolution d'or, comme moyen de prolonger la vie et de rajeunir la vieillesse (2), jusqu'au dernier, qui prétendant posséder le secret de l'immortalité mourait néanmoins à 48 ans, tous recherchèrent et vantèrent une panacée (3).

Si les philosophes par le feu, les souffleurs, les disciples d'Hermès, comme on appelait encore les alchimistes, ne trouvèrent point la pierre philosophale,

(1) L'étymologie du mot chimie vient du grec *χημός*, sue de plantes, dont la racine est *χέω* (*χέωω*), je coule, je fonds.

(2) Dumas. *Philosophie chimique*. — Hœfer. *Histoire de la chimie*.

(3) L'alchimie, dit Roger Bacon, dans son *Thesaurus chemicus*, est spéculative lorsqu'elle cherche à approfondir la génération, la nature et les propriétés des êtres inférieurs; elle est, au contraire, pratique lorsqu'elle s'occupe artificiellement d'œuvres utiles aux individus et aux États, comme de la transmutation des métaux vils en or et en argent, de la composition de l'*azufur* et autres couleurs, de la dissolution des cristaux, des perles et autres pierres précieuses, mais surtout de la préparation des remèdes propres à la conservation de la santé, à la guérison des maladies et *ad prolongationem vite mirabilem et potentem*.

ne parvinrent point à faire de l'or ni à trouver la panacée universelle, ce qui, selon nous, était une seule et même chose, on ne peut disconvenir, du moins, que leurs travaux ne furent pas en pure perte : leurs découvertes, parmi lesquelles nous citerons les acides sulfurique et azotique, l'eau régale, l'antimoine, l'arsenic, le bismuth, le zinc, le phosphore, l'ammoniaque, les principaux sels métalliques, l'alcool, l'éther, la poudre à canon, la porcelaine (1), de nombreux procédés métallurgiques, le démontrent suffisamment. Disons même que si leur immense labeur n'a pas été plus fécond, peut-être faut-il s'en prendre un peu aux tribulations auxquelles ils étaient en butte comme entachés de sorcellerie. Nul doute que s'il fût arrivé à l'un d'eux de faire une découverte qui eût semblé ébranler un dogme de la foi, la décomposition de l'eau, par exemple, il n'eût été pendu ou brûlé vif. Pour une découverte moins importante qu'il ne voulut pas renier, Roger Bacon fut enfermé pour le reste de ses jours. Le langage allégorique des alchimistes, qui nous cache tant de faits précieux, prend autant sa source dans les sévérités dont ils étaient l'objet que dans l'amour du merveilleux qu'on avait à cette époque.

L'idée de la transmutation des métaux vils en métaux nobles, pour laquelle on les a tant conspués, n'est-elle pas en quelque sorte réhabilitée par des chimistes contemporains du plus haut mérite? L'étude des poids atomiques des métaux, qui de plus en plus amène à les considérer comme des multiples les uns des autres, ne porte-t-elle pas au moins le doute dans les esprits? Mais l'isomérisme n'y conduit-il pas tout droit?

Eux les premiers, marchant hors des sentiers communs, ont fouillé les arcanes de la science et en ont extrait les premiers matériaux, préparé, sinon posé, les premiers jalons. Eh! mon Dieu, n'est-ce pas à cette race de rêveurs, de fous, d'enthousiastes adeptes de l'idéal, que l'on doit les plus hautes découvertes de l'intelligence, les systèmes philosophiques qui nous régissent, la physique céleste, le nouveau monde, l'imprimerie, la vapeur, le magnétisme, l'électricité, race qui comprend en effet aussi bien Pythagore, Platon, Démocrite, Leibnitz, Descartes, Archimède, Galilée, Newton, Christophe Colomb, Gutenberg, Papin, Volta, que les alchimistes proprement dits?

Est-ce à dire que nous voulions innocenter l'alchimie, que nous ne trouvions rien à reprendre dans ses actes? Non. Mais si des jongleries indignes

(1) Botticher, entré en apprentissage, âgé de 19 ans, chez Zorn, apothicaire de Berlin, est l'auteur de cette découverte. Il la fit de 1704 à 1710. Quelques années après, les célèbres manufactures de porcelaine de Saxe furent créées. De ce moment la Chine et le Japon n'eurent plus le privilège exclusif de la fabrication de cette poterie par excellence. (Figuier. *Alchimie*.)

souillent ses fastes, une gangue infime n'accompagne-t-elle pas toujours, dans leurs gîtes naturels, les pierres les plus fines, les métaux les plus précieux ?

Après Paracelse, l'alchimie continue son règne. Ses disciples immédiats étendent considérablement le nombre des adeptes de l'art spagyrique (1) jusque vers la fin du xvii^e, disons même jusqu'au milieu du xviii^e siècle. Mais à mesure que l'on approche davantage de cette époque, on voit les vapeurs de l'alchimie se dissiper et poindre de plus en plus l'aurore de la véritable science : *Lux erit.*

A partir de cette période, parmi les ouvriers ardents de la science et plus exclusivement pharmaciens, nous trouvons Béguin, qui découvrit le calomel ; Glauber, qui découvrit l'acide chlorhydrique, le sulfate de soude, le kermès minéral, et qui le premier songea à utiliser les résidus des opérations chimiques ; Nicolas Lefebvre, fondateur de l'enseignement officiel de la chimie, d'abord en France, puis en Angleterre, où il fut appelé par Jacques II ; Glazer, qui lui succéda dans la chaire du Jardin des Plantes et fit connaître le sulfate de potasse ; Lemery, le grand Lemery, l'humble pharmacien de la rue Galande, dont les cours de chimie attiraient des auditeurs de tous les pays ; Homberg, qui découvrit l'acide borique ; Tachenius, un des hommes les plus érudits de son temps, qui s'occupa si fructueusement des sels lixiviels ou potasses ; Klaproth, qui reconnut la nature de la plupart des pierres précieuses et créa ainsi l'art de les imiter (2) ; Bucholz ; Geoffroy ; Margraff, qui distingua l'alumine, fit connaître l'acide phosphorique, et à qui l'on doit l'importante découverte du sucre de betteraves ; les deux Rouelle, dont l'aîné fut le maître de Lavoisier ; Boulduc ; Demachy ; Diesbach, pharmacien de Berlin, qui découvrit le bleu de Prusse.

Ralentissons cette rapide énumération en faveur de deux hommes éminents qui brillèrent, non, qui vécurent à la même époque, car ainsi que beaucoup d'autres vrais savants, ils brillent aujourd'hui d'une gloire posthume. L'un est Wenzel, natif de Dresde, qui à 15 ans s'échappe de la maison paternelle, vagabonde, passe en Hollande où il apprend la pharmacie à Amsterdam, et qui meurt en 1793 directeur des célèbres mines de Freyberg. Wenzel eut des idées remarquablement nettes, remarquablement élevées de synthèse chimique géné-

(1) De $\sigma\pi\acute{\alpha}\nu$ et de $\acute{\alpha}\chi\epsilon\iota\sigma\mu\acute{\nu}$, extraire et rassembler (analyse et synthèse).

(2) Il découvrit ensuite l'urane, le titane, le tellure, la zirconie, la strontiane. (Cuvier. *Rapport hist. sur le progrès des sciences depuis 1789*. Paris, 1810.)

rale (1). Le premier il émit catégoriquement les notions du poids et du nombre en chimie ; le premier il reconnut que dans la double décomposition des sels rien ne se crée, rien ne se perd soit comme matière, soit comme force chimique, tous principes sur lesquels sont établies la théorie chimique de Lavoisier, la théorie atomique ou des équivalents de Dalton, la statique chimique de Berthollet, les ingénieuses méthodes d'analyse par la voie humide de Gay-Lussac. A Wenzel donc l'honneur des premières assises de la véritable philosophie chimique.

L'autre chimiste, contemporain de Wenzel, est à la fois l'humble et illustre Schèele. Né de parents pauvres, il entre dès l'âge de 12 à 13 ans comme apprenti dans une pharmacie de Gothenbourg ; à 20 ans, il parcourt la Suède comme élève en pharmacie ; mal apprécié des académiciens de Stockholm, auxquels il soumit ses premiers travaux, il est plus heureux à Upsal, où, grâce à un incident fortuit, Bergmann le découvre et le prend en amitié. Trop humble pour briguer une position officielle, il accepte la gérance de la pharmacie d'une veuve à Kœping, et meurt en 1786 à l'âge de 44 ans (2) ! Autant Schèele est inférieur à Wenzel comme esprit généralisateur, comme théoricien, autant il lui est supérieur comme praticien, comme homme du fait brut. C'est de lui qu'on peut dire qu'il eut le génie des découvertes. Énumérer tous les corps qu'il a fait connaître serait parcourir tout le domaine de la chimie. C'est lui qui découvrit le chlore, dont l'importance industrielle est si grande ; le manganèse, le tungstène, le molybdène, la baryte, les acides cyanhydrique, citrique, tartrique, oxalique, fluorhydrique, la glycérine, etc., etc. Il reconnut l'oxygène en même temps et peut-être même avant Priestley, mais ne le fit connaître qu'après. Et comment fit-il toutes ces découvertes importantes ? Quelques creusets, des fioles, des verres à bière, qui ne sont pas rares en Allemagne, quelques vessies, sont tous les appareillages avec lesquels il décèle et étudie les corps ;

(1) Thénard. *Traité de chimie*. Thénard, de qui nous empruntons cette citation, fut d'abord destiné à la pharmacie, passa ses premières années d'études scientifiques parmi les pharmaciens et eut pour maître Vauquelin.

(2) « Tandis que vers la fin de sa vie Schèele faisait l'admiration de l'Europe savante, il était presque inconnu dans son pays. On raconte même que le roi de Suède, dans un voyage qu'il fit hors de ses États, entendant sans cesse parler de Schèele comme d'un homme des plus éminents, fut peiné de n'avoir rien fait pour lui. Il crut nécessaire à sa propre gloire de donner une marque d'estime à un homme qui illustrait ainsi son pays, et il s'empressa de le faire inscrire sur la liste des chevaliers de ses ordres. Le ministre, chargé de lui conférer ce titre, demeura stupéfait. Schèele ! Schèele ! c'est singulier ! dit-il. L'ordre était clair, positif, pressant, et Schèele fut fait chevalier. Mais, vous le devinez, ce ne fut pas Schèele, l'illustre chimiste, ce ne fut pas Schèele, l'honneur de la Suède, ce fut un employé de l'administration, du nom de Schèele, qui se vit l'objet de cette faveur. » (Dumas, *Philosophie chim.*)

une cuiller en fer lui suffit pour reconnaître l'existence et les lois du calorique rayonnant ; et pourtant aucune de ses découvertes ne s'est démentie ; dans toutes ses expériences il est infallible !

Pour terminer cette énumération des pharmaciens-chimistes de cette génération, nous avons encore à citer Bayen (1), qui, par ses belles recherches sur la calcination des métaux, ruina jusqu'à la base l'ingénieuse fiction du phlogistique de Stahl, et prépara, plus immédiatement encore que ne l'avait fait Wenzel, le terrain au grand législateur de la chimie. C'est en effet à la suite des premières communications de Bayen que l'immortel Lavoisier, par sa théorie de l'oxydation, donna la loi sur laquelle repose principalement la chimie actuelle : *Lux facta est.*

A la fin du XVIII^e siècle, et tout au commencement du XIX^e, parmi les pharmaciens qui se sont fait remarquer par des travaux ayant un caractère général, nous trouvons en France : Baumé, fondateur et vulgarisateur de l'aréométrie ; Descroizilles, d'abord pharmacien à Dieppe, auteur de l'alcalimétrie, de la chlorométrie, de l'alcoométrie et d'une foule d'autres applications industrielles importantes ; Arvers, pharmacien de Rouen, qui en 1785 fit connaître le moyen d'aviver le rouge de l'Inde à l'aide du sel d'étain ; Cadet, dont le nom est intimement mêlé au mouvement scientifique de l'époque (2) ; Chaptal, homme d'État et auteur de nombreux travaux sur les arts chimiques ; Parmentier, philanthrope éminent, qui introduisit, malgré les préjugés du peuple, la culture de la pomme de terre en Europe, apporta d'heureuses améliorations dans la meunerie et la boulangerie (3), et qui, avec Deyeux, autre pharmacien éminent, améliora et répandit l'industrie des fromages ; B. Pelletier, Figuiet, de Montpellier, qui partage avec Lowitz, pharmacien russe, l'honneur de la découverte des propriétés décolorantes et désinfectantes du charbon ; Proust, émule heureux de Berthollet, qui faillit reconnaître avant Dalton la loi des proportions multiples, qui distingua le sucre de raisin et qui avec Pilâtre de Rozier, fut un des premiers qui s'élevèrent en ballon ; Vauquelin, qui de simple

(1) Peut-être avant Bayen faudrait-il citer Brun, pharmacien à Bergerac, qui fit connaître à Jean Rey, médecin périgourdin, l'augmentation de poids du plomb et de l'étain chauffés au contact de l'air. (V. J. Rey, *Essays* sur la rech. de la cause pour laquelle l'étain et le plomb augm. de poids quand on les calcine, 1630.)

(2) Cadet-Gassicourt était à la fois savant, poète et homme politique (v. p. 19). Quoique moins connu, nous pourrions mettre sur le même rang que lui son contemporain, C. Opoix, pharmacien de Provins, comme lui, savant, poète et homme politique. Il était membre de l'Académie des sciences et de la plupart des sociétés savantes de l'époque, auteur d'un traité des eaux minérales, de la minéralogie de Provins et de ses environs, etc., de poésies diverses ; il était membre de la Convention nationale, où il tint une place distinguée. Né en 1745, il mourut en 1840, soit à 95 ans.

(3) *Le Parfait boulanger*, 1 vol. in-8°.

garçon de laboratoire devint directeur de l'École de pharmacie, et à qui l'on doit le chrome et des travaux importants, au point de vue industriel, sur l'alun, le désuintage des laines, etc. (1); Courtois, plus connu comme salpêtrier, qui découvrit l'iode, métalloïde appelé à de si hautes destinées, et sans lequel l'admirable découverte de Niepce et Daguerre serait encore à faire; Bouillon-Lagrange, qui reconnut que la torrèfaction transformait l'amidon en une matière gommeuse soluble, laquelle, sous le nom de *léiocomme*, est aujourd'hui employée dans les indiennes à l'apprêt des étoffes. C'est cette même substance qui, par des transformations successives, dues aux travaux d'autres pharmaciens, est devenue l'objet de fabrications et d'applications importantes sous les noms de dextrine et de glucose.

C'est cette dernière génération de pharmaciens-chimistes, disons-le à sa gloire et à celle de notre pays, qui répondit à l'appel que, dans sa détresse, le gouvernement de notre première République fit aux savants. Les ennemis envahissaient nos frontières et les munitions manquaient pour les repousser. Nos chimistes se précipitent à l'œuvre et créent aussitôt des ressources inépuisables en soufre, en salpêtre, en bronze; remplacent les procédés longs par des procédés expéditifs, et fournissent ainsi, à temps, à nos soldats, de la poudre, des armes, des vêtements, en même temps qu'ils éclairent leur marche par le ballon de Fleurus.

Ce sont ces mêmes chimistes qui, quelques années plus tard, pour remédier aux rigueurs du blocus continental, surent trouver dans nos champs ce qu'autrefois on demandait au sol étranger, et arrivèrent de la sorte à suppléer l'indigo, le sucre, les sodes (2) et tant d'autres produits exotiques. Écrivons-nous donc avec Fourcroy: « Les fastes de la Révolution française diront au monde tout ce que la guerre de la liberté doit aux lumières et aux ressources de la chimie! »

La guerre, grâce à Dieu, paraît devenir bientôt un anachronisme. Les peuples s'aperçoivent que, quelquefois utile aux ambitieux, elle est finalement et toujours une cause de misère pour eux et un crime de lèse-humanité (3). Mais que,

(1) Les différents mémoires analytiques de Vauquelin remplissent certaines années des *Annales de chimie* (Cuvier, *Rapport sur le progrès des sciences*). — Vauquelin fut essayeur de la monnaie, directeur de l'École des mines, etc. (V. *Union pharm.*, 1864, p. 217.)

(2) La fabrication de la soude artificielle est due à Leblanc et Dizé.

(3) Il ne doit plus y avoir d'autres batailles que celles livrées dans les congrès scientifiques et les expositions industrielles. Ce sont là, à l'encontre des autres, des batailles vivifiantes pour les vaincus comme pour les vainqueurs, pour les nations comme pour les citoyens. — Telles étaient nos illusions: hélas! il a fallu que deux monarques ambitieux vissent nous donner le démenti le plus cruel en

malheureusement, une suite de mauvaises années arrive pour les biens de la terre, et qu'on fasse appel aux savants, on verra si les pharmaciens seront les derniers à répondre, et s'ils seront impuissants à créer des ressources!

Si nous poussons notre revue des pharmaciens dont les travaux ont été utiles à la société en général, jusque dans la génération actuelle, mais revue des morts d'entre les vivants, nous aurons à évoquer les noms de Laugier, qui fut professeur de chimie au Jardin des Plantes; de Lesson et de Guillemin, voyageurs naturalistes; de Serullas, qui se complut dans la recherche des composés détonants; de Robiquet, qui fit faire des progrès à l'art de la teinture par ses travaux sur la garance, l'orseille, l'indigo; de J. Pelletier, coauteur de la découverte du sulfate de quinine (1), mais que nous ne devons citer ici que pour ses recherches sur la carmine, matière colorante de la cochenille; de Derosne, qui contribua tant au perfectionnement des appareils pour la distillation des alcools et l'évaporation des jus sucrés; de Dupasquier, professeur de chimie industrielle à l'école de la Martinière de Lyon; de Labarraque, qui vulgarisa l'emploi des hypochlorites dans l'hygiène publique, en commençant par l'assainissement des boyauderies; enfin, d'Houzeau-Muiron, de Reims, qui a résolu un des plus beaux problèmes d'économie industrielle et hygiénique à la fois, de ces derniers temps. Les eaux d'une fabrique de tissu de laine passaient dans le ruisseau devant la porte de son officine; un jour il les détourne, les fait arriver dans un réservoir, les décompose et en retire du gaz de l'éclairage, des alcalis et divers produits pyrogénés. Aujourd'hui, cet essai en petit est devenu une grande opération industrielle, et d'un *caput mortuum*, d'une cause d'immondices et d'effluves insalubres, a surgi une source de richesses pour les cités manufacturières (2).

lançant leurs peuples dans l'arène la plus sanglante qui se vit jamais, et dont les conséquences seront peut-être le retour de l'Europe civilisée à un état sauvage, aussi sans exemple.

(1) Est-il nécessaire de rappeler qu'il eut pour collaborateur, dans cette découverte, M. Caventou?

(2) Si, dans cette partie de notre travail, nous nous occupions des pharmaciens savants étrangers, nous pourrions citer l'auteur de *l'Esprit de la nature*, Oerstedt, l'un des plus illustres physiciens de notre époque. Il commença ses études scientifiques dans le laboratoire de son père, pharmacien distingué de Rudkjøping (Danemark), qui dirigea lui-même ses premiers pas dans la carrière.

Oerstedt, ainsi que quelques autres savants que nous citons, n'a pas, que nous sachions, été reçu pharmacien. Mais il suffit, selon nous, qu'un homme qui s'illustre dans les sciences ait débuté par la pharmacie pour que celle-ci puisse le revendiquer. N'est-il pas certain, en effet, que si au lieu de la pharmacie il eût embrassé, par exemple, le droit ou le commerce, il n'eût jamais été amené à faire les découvertes qui s'attachent à son nom?

A ce titre, la pharmacie peut encore revendiquer trois importantes célébrités: Dante Alighieri, le premier poète de son siècle, a été inscrit sur le registre des médecins et apothicaires de Florence. Lorsqu'il se réfugia en France, c'est à un pharmacien de Paris qu'il demanda l'hospitalité. Newton a été apprenti chez un pharmacien de Grantham nommé Clarcke. Humphry Davy fut de même apprenti chez un pharmacien de Penzance, nommé Borlase.

La découverte récente des alcaloïdes (1), celle plus récente encore de la xyloïdine (2) qui devait devenir, dans ces dernières années, le fulmi-coton, celle du chloroforme (3), cet anesthésique par excellence, appartiennent à la pharmacie.

Mais la chimie organique elle-même, plus variée encore dans ses produits que la chimie minérale, plus ardue dans ses problèmes par la subtilité du jeu de ses éléments, la transmutabilité de ses combinaisons, née d'hier et déjà si grande, si pleine de faits de tous ordres, mais qui, il est vrai, n'a encore trouvé que ses Schèele et ses Wenzel, n'est-elle pas, pour la plus grande partie, l'œuvre des chimistes-pharmaciens (4) ?

Le brôme est une découverte pharmaceutique (5); chose singulière, le chlore, le brôme, l'iode, et si l'on veut, le fluor, entrevu par Schèele, lesquels constituent toute la classe si naturelle et si importante des corps halogènes, ont été découverts par des pharmaciens.

La méthode d'épuisement des substances par déplacement, qui rend de si grands services à l'industrie, soit qu'on la fasse remonter à Tachenius, soit qu'on en fasse honneur à P. Boullay et Robiquet, est d'origine pharmaceutique. Il en est de même de la galvanoplastie (6); de la daguerréotypie (7); de la photographie (8); de la gravure électro-chimique (9). Le blanchiment des étoffes à la vapeur, seul procédé suivi aujourd'hui dans les grands établissements, est l'œuvre de Cadet de Vaux et de Curaudeau (10). Ce luxe d'appareils d'éclairage à huile, que nous voyons de nos jours, a pris naissance de l'invention d'un pharmacien de Paris, dont le nom est resté à l'appareil: nous avons nommé Quinquet. C'est l'occasion de rappeler que l'épuration des huiles à

(1) Sertuerner, pharmacien allemand, commença cette série de découvertes, en 1816, par celle de la morphine.

(2) Découverte par Braconnot, qui, à plus d'un titre, peut être considéré comme le Schèele français. Il s'occupa des corps gras en même temps que M. Chevreul, et arriva par une autre voie au même résultat que ce dernier dans la séparation de leurs différents principes. Ses travaux sur la gélatine, le ligneux et le caséum ont déjà des applications et en auront de bien plus grandes par la suite.

(3) Par Soubeiran.

(4) Dumas, Liebig, Wöhler, Robiquet, etc., etc.

(5) Par M. Balard, en 1826.

(6) La galvanoplastie est l'application des données fort explicites du pharmacologiste italien Brugnatelli, élève et collaborateur du célèbre Volta.

(7) On pourrait, sans altérer en rien les honneurs dus à Niepce et à Daguerre, considérer les remarques de Schèele sur la coloration du chlorure d'argent à la lumière, comme le point de départ de cette importante découverte.

(8) Vérignon, pharmacien à Hyères, élève alors chez Pelletier, qui en présenta le travail à l'Institut, doit être considéré comme ayant ouvert la voie à Talbot qui rendit la photographie pratique.

(9) M. Vial, pharmacien de Paris (*Un. ph.*, 1864, p. 312); Boyer, de Nîmes (*Omnéographie, Un. ph.*, 1866, p. 355).

(10) Cuvier (*Rapport sur le progrès des sciences*) l'attribue à Chaptal.

brûler, à l'aide de l'acide sulfurique, procédé suivi encore maintenant et qui date de la même époque, est due à un autre pharmacien de Paris, nommé Carreau.

C'est de l'officine du pharmacien que sont sortis les chocolats, les sirops et liqueurs d'agrément, les eaux gazeuses artificielles, devenues aujourd'hui objets de première nécessité et l'occasion d'industries distinctes importantes.

Les ouvrages de pharmacie sont une branche active de la librairie scientifique. Recherchés à l'étranger, ils contribuent, pour leur part, à donner de la prépondérance à nos habitudes et à notre langue.

Si nous voulions épuiser la liste des travaux d'utilité générale accomplis par les pharmaciens, nous aurions encore une longue énumération à faire ; mais nous devons clore nos citations. Cependant nous ne pouvons nous dispenser de mentionner, en raison de leur importance, des applications scientifiques récentes, savoir : l'extraction, sur une très-large échelle, des sels de potasse, de soude et de magnésie, des eaux-mères des marais salants (1), la fabrication du prussiate jaune de potasse au moyen de l'azote de l'air (2), l'extraction des 45/100^{es} de sucre cristallisable des mélasses (3), la révolution opérée dans la fabrication de l'amidon. Les eaux sûres des amidonneries, qui étaient une cause d'embarras et d'insalubrité, sont évitées, et le gluten dont elles occasionnaient la destruction est aujourd'hui soigneusement conservé et utilisé pour le plus grand avantage des fabricants et des consommateurs (4). Les moyens de destruction modernes à l'usage de la guerre ont l'un des nôtres comme inventeur (5).

Enfin, n'est-ce pas un pharmacien qui, de nos jours, tient, développe une découverte qui explique, rend pratiques les faits les plus extraordinaires de la magie antique et de la sorcellerie du moyen âge ; une découverte dont le principe, peut-être un quatrième état de la matière, doit, dans un avenir prochain, recevoir les applications les plus originales, ouvrir des voies encore inconnues aux investigations et aux ressources humaines (6) ?

Voilà les noms que la pharmacie peut mettre en avant, voilà son apport social, voilà enfin ce dont elle est capable et ce qu'elle promet.

A la suite de cet exposé, qu'on nous permette une digression. Dans l'ordre

(1) Industrie du plus haut avenir, due à M. Balard.

(2) Par MM. Boissière et Possoz, dont le procédé est suivi par quelques fabricants français et anglais.

(3) Par M. Leplay, en collaboration avec M. Dubrunfaut.

(4) M. E. Martin, auteur d'un travail également couronné sur la panification de la pomme de terre.

(5) M. Fontaine, de Paris, composition pour *bombes incendiaires*, adoptée par l'armée et la marine ; *poudre explosive* dont on connaît les effets par l'explosion produite dans ses magasins de la place de la Sorbonne, en mars 1869, qui fit plusieurs victimes, parmi lesquelles son fils, et d'où il n'échappa lui-même que miraculeusement.

(6) M. Boutigny, d'Evreux. *Nouvelle branche de physique. — État sphéroïdal des corps. — Homme incombustible.*

des sciences physiques comme dans celui des sciences morales, les hommes vraiment utiles ne sont pas encore, à notre époque, suffisamment honorés. On sait dans toutes les classes de la société les noms des grands foudres de guerre, des acteurs célèbres, tandis que l'on ignore ceux d'hommes qui, par de rudes travaux, dans le silence du cabinet ou les dangers du laboratoire, ont doté l'humanité de bienfaits beaucoup plus réels, beaucoup plus grands et surtout beaucoup plus durables que ceux qui peuvent résulter de batailles gagnées ou de scènes théâtrales bien mimées. A Dieu ne plaise qu'il entre dans notre pensée de nier le mérite de qui que ce soit, remplissant avec distinction une mission utile; ce que nous voulons établir, c'est une proportion; ce que nous voudrions voir mettre en pratique, c'est le grand principe: à chacun selon ses œuvres. Eh bien! nous le répétons, le savant, l'inventeur, ne sont pas honorés en raison des services qu'ils rendent. On jouit des fruits de leur génie sans leur en faire honneur, sans se préoccuper des luttes quelquefois si dramatiques qu'ils durent soutenir, d'abord pour discipliner la matière, puis pour vaincre nos propres préjugés. Pour nous en tenir à notre sujet, si nous nous reportons au tableau que nous venons d'esquisser rapidement des travaux des pharmaciens, ayant un caractère d'intérêt général, on reconnaît que presque pas une découverte quelque peu importante ne s'est effectuée dans le domaine de la chimie, sans qu'un pharmacien n'y ait participé comme auteur ou vulgarisateur. Eh bien encore! chose pénible à constater parce qu'elle est peut-être un vice inhérent à notre nature, le pharmacien qui a tant fait pour les progrès humains, et qui dit progrès humains dit à la fois bonheur matériel, émancipation des idées, liberté de l'homme, le pharmacien, disons-nous, seul n'a pas profité de ces progrès, seul il n'a pas fait de moisson qui puisse le récompenser de ses sacrifices et de ses peines: *Sic vos non vobis mellificatis apes*. Sous le rapport moral, c'est un esclave au milieu de citoyens libres; au point de vue matériel, par la position qui lui est faite, il ne peut plus vivre honorablement, chacun empiète sur les droits que la loi lui avait concédés, en un mot, la pharmacie est en détresse (1).

Cependant une profession qui donne de tels résultats mérite assurément la sollicitude d'un gouvernement éclairé. Nous nous berçons de l'espérance qu'un jour prochain elle l'obtiendra.

(1) Aujourd'hui les trois quarts des pharmaciens n'ont pas d'élèves ou aides, parce qu'ils ne peuvent en supporter les charges. Or, l'exercice de la pharmacie dans cette condition est le pire des esclavages qu'on puisse s'imaginer à notre époque. Un pharmacien dans cette position, indépendamment de la perte de sa liberté, n'a ni le loisir, ni la tendance de s'occuper de travaux scientifiques. Il y a intérêt général à faire cesser cet état de choses.